

1

« *Il est mort, / Il est mort, le soleil, / Quand tu m'as quittée...* »

Réveillée en sursaut! Oh le cauchemar! Je me suis enfoncée un peu plus au fond de ma couette dans mon gentil lit!

Enfin *lit...* je voulais dire : ma banquette super classique dans la cabine royale de ma toute nouvelle et luxueuse caravane Ambassador! Oui, mon *sweet home* est une caravane; mais grâce à un cadeau du destin, je suis passée d'une vieille Caravelair pourrie à un bidule de luxe qui était destiné au départ à un grand *big boss* gitan, un *king* du voyage. Ambassador... Comme dit ma fille Sabrina : *C'est la vie.*

On se remettait tous d'une vilaine grippe, les enfants et moi. Ils avaient toujours le nez qui gouttait, et moi je me sentais fébrile. Dehors, ça caillait, et je devais payer les notes des cantines de deux écoles, pour mes trois gosses. C'était pas le top vu que j'étais dans le rouge, *comme d'hab!* Panier-Percé, mon deuxième nom!

N'importe qui vivant avec le RSA et élevant trois mômes aurait été comme moi en état d'alerte, mais ça me consolait pas vraiment de le savoir!

C'était pas une raison pour m'envoyer cette gueulante de Nicoletta – merci maman! – sur la fille qui déprimait et qui voulait mourir parce que son type l'avait plaquée! Ma

mère me parlait toujours dans mes rêves en m'envoyant des chansons de son époque. Elle est morte quand j'avais seize ans; mais grâce à ce système de communication nocturne, on n'est jamais vraiment séparées, elle et moi.

Ce qui me rassurait, c'était que la chanson ne me concernait pas vraiment. J'avais eu des déboires sentimentaux, comme tout un chacun, mais là c'était le calme plat, alors je ne risquais pas de me faire larguer.

J'ai remué un peu mon pied droit, histoire de vérifier que Pastis – mon chat – était bien avec moi dans le lit.

Pastis avait l'habitude de dormir au coin et de temps en temps, ça me rassurait de le sentir juste en bougeant un peu mon pied.

Tout allait bien. Il était toujours là. Sentinelle. Il a levé la tête légèrement et il m'a guettée entre ses cils.

J'ai jeté un coup d'œil dehors à travers la fenêtre de la caravane pleine de buée. Il fallait d'abord écarter le petit rideau puis essuyer la buée. *Brrr...* Ça gelait de chez Glagla. Pluie, grisaille, bourrasques qui faisaient voler des trucs sales et mouillés. Pas âme qui vive. C'était normal parce que là où ma caravane était plantée, il n'y avait que moi, mais c'était pour dire.

Comment j'allais faire pour trouver le courage d'affronter cette journée? Réveiller mes petits, les emmener à l'école dans ce froid, partir à la recherche de quoi payer ce que je devais... Franchement, j'avais plutôt envie de rester bien au chaud toute la journée.

Être dans le Midi et se cailler comme ça? Enfin, aux infos, ils avaient l'air de dire que plus au nord, il faisait encore plus froid. Plus froid que ça? J'y croyais pas.

En plus de la frousse que m'avait flanquée cette chanson-cauchemar venue de l'au-delà, j'étais furax. Je ruminais encore un truc qui s'était passé le vendredi à la sortie de l'école et qui m'était resté en travers.

Les magasins de jouets de la ville s'étaient donné le mot, ils avaient envoyé des jeunes cons à la sortie des écoles pour distribuer des catalogues de jouets. Comme nous étions au mois de décembre, à quelques jours de Noël, ils jouaient sur du velours. Alors bien entendu, Simon, qui était chez nous à ce moment, et Sabrina, ma grande, s'étaient jetés sur les catalogues.

Comment j'allais faire, moi, maintenant, pour lutter contre ces belles images ?

Criiii... Criiii... Mon téléphone ? – oui, mon téléphone a une sonnerie de grillon – à cette heure-ci ? Les gens sont tarés d'appeler si tôt !

Une voix excitée :

— Cricri ?

C'était Ismène. Au moins elle avait pensé à m'appeler Cricri et pas Rosie ! Parce que mon vrai nom, c'est Rose. Rosie Maldonne. Mais je ne veux pas qu'on m'appelle Rose. Ni Rosie. Seulement Cricri. Il n'y a que ma mère qui avait le droit de m'appeler Rose ou Rosie. Comme elle est morte, ça me fait trop de peine quand on m'appelle comme ça. Le plus simple, c'était donc de changer de nom. Je n'aime pas ce qui est compliqué.

— Cricri ?

Ça tombait bien, qu'Ismène m'appelle ; comme ça j'allais pouvoir lui demander de me prêter du fric.

— Ouais, j'ai marmonné. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Je suis en plein réveil des gosses pour aller aux écoles, là...

Inutile de lui faire savoir que j'avais pas la pêche. Toujours avoir un tour d'avance, c'est ma devise.

— J'ai déniché aux archives un super programme historique : initiation aux codes utilisés pendant la guerre par Radio Londres. On y va ensemble ?

— Euh... de quoi tu parles, là ?

— Ben oui ! Comme ça, si un jour on a besoin d'utili-

ser un langage codé, ça sera un peu mieux organisé que ce qu'on a fait la dernière fois !

Ismène est employée de mairie mais elle rêve d'être James Bond. Dans sa tête, ça veut dire *utiliser des messages codés*. C'est sa manie.

— Euh... mieux organisé ?

— Ben oui, plus scientifique, quoi...

— Euh...

Je me demandais comment aborder *mon* souci.

— T'as avalé un disque ? Dis-le tout de suite, que ça t'intéresse pas.

Elle commençait à se renfrogner.

— C'est quoi, ton problème ? a-t-elle continué, boudeuse.

Puisque c'était elle qui demandait, je n'allais pas me faire prier.

— J'ai plus de fric, voilà ! Je sais pas comment tenir jusqu'aux prochaines allocs. À ce propos, je voulais te demander si tu pouvais pas me prê...

— Quoi ? ! Encore ? ! C'est pas possible ! T'en as pas marre de toujours vivre la même chose ? Une bonne psychothérapie te ferait pas de mal !

Et là, elle a commencé à enfourcher tous ses chariots de bataille préférés. Ou charrettes. Ou chevaux, je sais plus trop comment on dit.

— C'est pas normal de toujours se retrouver dans la même situation, comme toi ! Quand ça se répète, c'est que ça vient de soi. Faut prendre le lézard à la racine.

Bla... bla... bla... Cause toujours, tu m'intéresses ! J'ai éloigné le mobile de mon oreille ; mais comme j'avais mis le haut-parleur, je l'entendais quand même. Je n'avais pas d'autre solution que d'attendre que ça s'arrête tout seul.

Un silence. Rien. Elle ne parlait plus. Elle semblait attendre quelque chose.

— Quoi? je lui ai demandé à tout hasard.

— Gaston! Pourquoi tu lui demandes pas?

— Tu sais bien qu'il est parti dans le Grand Nord!

— Ah oui, c'est vrai! Et Mimi, Véro, Toni?

— Vas-y, écoute! Tu vas pas énumérer tout le monde.

En tout cas, je te demande à toi, pour l'instant.

— Non, moi, non, c'est pas possible, tu le sais bien, Cricri!

— Oui, je sais, mais pour une fois...

— Non, je ne peux pas. C'est une règle. Un truc de famille. Conseil de mon père. Jamais, jamais prêter d'argent aux amis. C'est le meilleur raccourci pour se fâcher et je tiens trop à toi. Je t'aime beaucoup, tu le sais, Cricri, hein? C'est pour ça que je ne te prêterai jamais d'argent.

Ça m'a tellement énervée que j'ai rien répondu. Elle a clos la conversation :

— Bon, si j'ai bien compris, tu ne viendras pas au cours sur les messages codés de Radio Londres avec moi?

— Exact! Comment t'as deviné? Parce que tu vois, pendant que toi, tu apprendras comment fonctionnait *les carottes sont cuites*, moi, je chercherai comment donner à bouffer à mes gosses; et accessoirement, comment leur offrir un jouet à Noël. Excuse-moi de ne pas t'accompagner, O.K.?

— Ça va, calme toi! C'est pas ma faute si...

Elle allait recommencer sa litanie, mais je lui ai cloué le bec :

— Les enfants rêvent d'un bateau de pirate et d'un château de princesse. Et comment je vais faire, moi, pour trouver le fric nécessaire pour acheter ces deux super

cadeaux ? Je sais même pas combien ils coûtent puisque dans ces catalogues, ils ne mettent pas les prix. Il faudrait que j'aille au magasin pour voir ça de près.

Mais c'était pas ça qui allait arrêter mon Ismène, qui est encore pire que moi dans le genre *il faut toujours trouver une solution à tout*.

— Tu devrais passer d'abord au Secours populaire, ils ont des cadeaux eux aussi.

— Ouais, je connais. C'est des trucs de récupération que les gens qui en ont trop donnent pour les pauvres.

— Oui, c'est ça !

— Merci Ismène ! Très bonne idée, vraiment ! Super ! Toi, t'es une vraie copine. D'abord, tu dois savoir un truc sur moi, y a un seul mot que je supporte pas dans tous les dicos du monde, c'est *tu devrais* !

— Ça fait deux !

— Quoi, « ça fait deux » ?

— Ça fait deux mots !

— Ouais, si tu veux, deux !

— Tu serais pas un peu soupe au lait ? Ou c'est aussi un mot que tu supportes pas ? Tu préférerais que tous ces gens pourris de fric et hyper dans la surconso jettent les jouets qu'ils ont en double plutôt que de les donner au Secours pop ?

— Ouais, d'accord Ismène, vaut mieux ça que jeter, c'est plutôt sympa... Mais quand c'est moi qui remplace la poubelle, ça me met pas forcément de bonne humeur, tu vois.

J'ai raccroché, furieuse.

C'est marrant, j'avais l'impression de toujours me retrouver au même point, quoi que je fasse et malgré des coups de chance qui m'arrivaient de temps en temps, pour contredire ma guigne légendaire. Il y avait toujours un moment où j'allais de nouveau me retrouver sans un

radis, à me demander quoi donner à bouffer aux loupiots et à faire la queue aux Restos du cœur !

J'avais toujours aussi peu envie de sortir de mon lit, mais ce coup de fil m'avait complètement réveillée ; alors finalement, comme c'était mon quotidien et que je finissais toujours par me lever et par y aller, ben j'ai affronté cette journée.

2

Pour en revenir aux jouets, Sabrina et Simon avaient bavé et rêvé et dansé et chanté sur les photos du catalogue tout le week-end.

Mais à la fin, ils avaient commencé à trouver que ça faisait un peu léger, de regarder seulement les images. Ils voulaient écrire au Père Noël.

Ils ne savaient écrire ni l'un ni l'autre, mais je faisais confiance à leurs talents de dessinateur ; ils allaient savoir la dessiner, cette lettre au Père Noël. Et le Père Noël, c'était qui ? Bibi ! Je veux dire : c'était moi !

J'avais espéré que pendant les deux nuits du week-end, ma mère, du haut de son petit nuage, allait m'envoyer la solution sous forme de chansons, comme à son habitude. Mais là, il faut croire que ça lui avait cloué le bec. Rien du tout. Silence radio les nuits du vendredi et du samedi. Et ce matin, cette chose sur *le soleil mort* à me filer la sinistrose. De quoi se flinguer ! Merci bien, madame la marquise !

Bref, sur ce coup-là et pour ce jour-là – en attendant plus –, j'allais devoir me débrouiller toute seule.

C'est vrai, j'avais un copain riche, Gaston. C'était quasi mon meilleur copain. Il était ultra-riche car il touchait des royalties chaque fois qu'une certaine chanteuse pop américaine chantait une certaine chanson, vu que c'était

lui qui en avait écrit les paroles. Mais il y avait deux hies qui m'empêchaient de demander du fric à Gaston.

Premièrement, je ne voulais rien devoir à personne, c'est comme ça, c'est sûrement con mais on ne se refait pas.

Oui, je sais, je reçois bien du fric de la Sécu pour survivre, alors je dois bien quelque chose à quelqu'un. Au plus grand nombre. Aux contribuables. Oui, c'est vrai. Je sais. *Mea culpa*. C'est pas pour autant que ça me convient. Ça fait partie de mes contradictions.

Pour continuer avec Gaston : deuxièmement, voilà qu'il s'était mis en tête trois mois avant de partir dans le Grand Nord, au Groenland ou quelque part par là.

Il avait dit qu'il en avait marre d'être dans un pays où il faisait trop chaud et où on ne voyait jamais de neige. Ce n'était pas bon pour l'inspiration. Il avait décidé d'écrire un grand poème épique moderne à partir d'une saga moyenâgeuse islandaise et il était parti sur un coup de tête pour Reykjavik. Je ne connaissais même pas l'existence de cette ville avant qu'il m'en parle.

3

J'ai donc jeté un œil à travers mes rideaux. Il faisait frisquet et mouillé dehors. Il me restait qui à taper ?

Il y avait Mimi, bien sûr. Émilie. Ma copine serveuse attirée du Select. Toujours à elle que je pensais en premier d'habitude. J'allais composer son numéro quand mon grillon a re-sonné dans ma main. C'était elle, justement ! Incroyable. Elle lisait dans mes pensées ou quoi ?

J'ai décroché et aussitôt, elle m'a submergée d'un flot de paroles :

— Cricri, je fais quoi ? Je fais comment ? J'ai trop la trouille ! *Help ! Help !* Aide-moi ! Sors-moi un de tes trucs, sinon je vais pas tenir.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Léo, mon fils ! Il arrive samedi. Et eux, ils viennent cet après-midi.

— Comment ça ? Où ? Au Select ?

Ma copine Mimi a un gosse, Léo, que les services sociaux lui avaient enlevé. Elle était séparée de lui depuis des années. Je n'en connaissais pas les raisons, elle était très secrète là-dessus ; dès que j'abordais le sujet, elle se mettait à pleurer comme une madeleine.

Elle aurait fait – sans me le dire – des démarches pour le récupérer ?

— Mais non, pas au Select ! D'ailleurs, tu sais bien que je suis en congé, non ?

— Ah oui. C'est vrai.

— Ils viennent chez moi. J'ai changé d'appartement. Je suis agréée pour le reprendre de temps en temps en vacances. Et en week-end. Enfin... pas encore tout à fait agréée. Dernière étape tout à l'heure. Ils viennent à trois voir ma baraque. Je suis morte de trouille.

Elle s'est mise à haleter comme si elle faisait une crise d'asthme. C'était grave. J'ai pensé à un truc que me disait de faire ma grand-mère quand j'avais peur de la rentrée scolaire.

— Bon, écoute, Mimi... Tu m'écoutes ?

— Oui, oui !

Hystérique.

— Ferme les yeux. On va chasser ta trouille, O.K. ?

— Oui mais comment ?

— Fais ce que je te dis, ferme les yeux.

— Ça y est !

— Bon, maintenant tu me dis comment tu vois ta peur.

— C'est comme un gros rocher menaçant qui va m'écraser !

— Là, attention, c'est le plus dur : tu vas imaginer que ce rocher diminue, diminue, diminue. Tu y arrives ?

— Euh...

— Au lieu d'un rocher, c'est maintenant une grosse pierre. Puis c'est un petit caillou. Ensuite un gravier. Là, tu prends un marteau...

— Attends, j'en ai un dans...

— Non, pas en vrai, tu imagines toujours. Tu prends un marteau, tu tapes sur le caillou, c'est devenu du sable ; tu mets le sable dans ta main, tu vas à la fenêtre, tu souffles dessus ; la poussière s'éparpille dans le ciel, et en s'envolant, elle a perdu tout son pouvoir. O.K. ?

— Oui.

— Ça va mieux ?

— Oui, génial, merci Cricri. C'est dingue !

— Allez, respire un grand coup.

— Super. Merci. Je me sens mieux. C'est puissant, ton truc, Cricri ! Tu devrais en faire ton métier. Psy ou voyante, un truc comme ça. Merci Cricri. Je te revaudrai ça.

— Ben euh... justement, je voulais te...

Mais elle ne m'écoutait plus.

— Allez, salut Cricri, faut que j'y aille, là ; j'ai encore plein de boulot.

Et elle a raccroché avant que je lui dise au revoir.

Ben voilà, je pouvais rayer Mimi de ma liste d'amis à taper pour le moment. J'ai tourné cette info dans la tête. Il y avait du bon et du mauvais. Je n'étais pas obligée de lui rendre ce que je lui devais ; en même temps, je ne pouvais pas lui emprunter un peu plus.

Gaston ? Aux abonnés absents !

Véro ? Trop compliqué pour elle en ce moment. Elle venait de sortir de l'hôpital psy, elle se reconstruisait et justement, je devais être là pour l'aider – c'était pour ça que de temps en temps, je prenais son Simon. Je ne pouvais pas l'inquiéter avec mes soucis d'argent.

Pastis m'observait depuis le bout de ma couchette. Quand il a vu que mes yeux étaient grands ouverts, il a décidé de se lever, lui aussi. Il a sauté sur mon ventre et il s'est mis à rompatiner :

— O.K., ça va Pastis, j'ai compris ! Oui, je sais que c'est l'heure !

Au son de ma voix, il a fait un deuxième bond jusqu'à mon cou où il s'est installé en écharpe, histoire de m'étrangler complètement. Pour me réveiller, sûrement ?

Il a examiné mon visage de près, guettant les points noirs, et il a fini par jeter son dévolu sur mon front. De plusieurs coups de sa langue râpeuse, il m'a fait une

toilette définitive de toutes les peaux mortes que j'avais entre les sourcils. Le signal était clair : j'étais maintenant prête pour affronter cette dure journée.

On a préparé un rapide petit-déjeuner, car toutes ces pensées m'avaient mise en retard. Il me restait quelques tranches de pain de mie rassis dans un sachet et un peu de confiture au fond d'un pot. Pas de beurre, mais du lait en poudre. Ça le ferait.

J'aurais bien voulu un café serré sur le tout.

J'ai bien saucissonné les deux grands, Simon et Sabrina, qui, je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause du temps, n'avaient aucune envie de mettre le nez dehors et inventaient n'importe quoi pour faire durer les choses. Ils traînaient pour tout : mettre leurs bottes, se laver les dents, fermer leurs manteaux... enfin la totale.

Sabrina, c'est ma grande fille couleur café que j'ai faite avec un amour de passage qui venait du Cap-Vert. Et en ce moment, j'ai souvent à la maison Simon, le fils de mon amie Véro et le meilleur ami de Sabrina. Véro est quelqu'un d'un peu fragile, alors si je peux la soulager un peu, ça me fait plaisir. Surtout que Simon est un amour – à part que c'est galère pour le faire manger et qu'il a du mal à s'exprimer –, et que Sabrina et lui s'adorent.

Au dernier moment, Sabrina a eu envie d'aller faire un tour au cabinet, ce qui nous a mis un peu plus en retard. C'est le moment qu'a choisi Simon pour se mettre à pleurnicher en montrant ses bottes, sous le regard intéressé des jumelles qui commentaient la situation entre elles avec force gazouillis et fous rires, pendant que Pastis se frottait contre ses mollets.

J'ai fini par comprendre qu'il avait trop grandi des pieds et que ça lui faisait mal au bout.

Quelqu'un m'expliquera un jour comment font les enfants pour grandir des pieds en une nuit ?

Donc je lui ai remis ses baskets en espérant qu'il ne marcherait pas trop dans les flaques et qu'il ne resterait pas toute la journée les pieds mouillés à l'école.

J'ai emmitoufflé les jumelles dans leur combinaison-doudoune et sous un gros bonnet et j'ai fixé sur la large poussette le parapluie et le plastique qui protège les jambes.

Lisa et Emma, je les appelle *les jumelles* car elles sont nées presque le même jour; mais en fait, c'est seulement Lisa qui est ma fille. Emma est la fille de mon amie Yasmina, morte en couches. Eh oui, ce sont des choses qui arrivent encore de nos jours! Le papa d'Emma est parti habiter ailleurs, et il m'a laissé la garde d'Emma. Un bonheur. Que serait ma Lisa sans mon Emma?

Elles sont collées ensemble tellement tout le temps que je les appelle *les jumelles*, sauf qu'Emma est brune avec la peau très mate tandis que Lisa, la fille que j'ai eue la seule fois où je me suis mariée, est plus blanche que la Reine des Neiges dans *Narnia*. J'ai toujours l'impression qu'elle est malade.

Et nous voilà partis, luttant contre la bise.

Pastis nous a regardés nous éloigner par le fenestron. C'est tout juste s'il ne nous faisait pas au revoir avec la patte. J'aurais pu entendre ses pensées : « *Au revoir, la famille! Ne me laissez pas trop longtemps seul, je m'ennuie sans vous! Et n'oubliez pas les croquettes au retour!* »

Les croquettes? Celui-là se croit toujours au temps des vaches grasses...

4

Pendant trois jours, on n'aurait pas le droit de marcher dans certaines rues du quartier huppé de la ville sauf si on avait un *pass*, à cause de la réunion d'un Jaissette ou un truc du genre. Des chefs d'État qui se réunissaient pour discuter affaires et politique dans notre bonne petite ville.

Tony, le patron du Select, m'avait fait un chèque emploi pour la circonstance, pour que je puisse justifier d'avoir besoin du *pass*. Comme lui, il était situé dans la bonne zone, ça me permettait d'avoir accès aux rues interdites. Cool !

Par acquit de conscience, je me suis dirigée vers le Select, histoire de justifier la possession de mon *pass*, mais surtout en espérant avoir un peu de boulot. Pour arrondir le chèque que je reçois des allocs, je bosse de temps en temps au noir chez Tony. En plus, parfois, le samedi, il me permet de pousser ma gueulante avec un orchestre – j'adore chanter.

Mais à ce moment-là, c'était la dèche, même au Select. D'ailleurs, Émilie était elle-même en congé, pour dire.

C'est toujours comme ça dans les semaines qui précèdent Noël. Les cafés sont déserts. Les gens sont occupés à acheter les cadeaux et ils n'ont pas envie de faire la *fiesta* tout de suite. Ils se réservent pour la grande nouba qui aura lieu à la fin du mois. La profusion de fric, de papier brillant, de guirlandes, de bougies parfumées,

de chocolats, de champagne et de bûches à la crème. Tout ce qui, une fois de plus, serait exclu de ma vie.

Pas grave.

Par contre, ça me rendait malade de voir les enfants baver sur le catalogue de jouets et de devoir me contenter des restes du Secours populaire. Il était hors de question que je devienne la mendiante des services sociaux pour ça. Et hors de question que je fasse à mes enfants des cadeaux au rabais.